



JOUMANA HADDAD  
CHOQUE LE LIBAN

# ÉROS EST GRAND !

Son existence est menacée, mais **rien n'arrête l'éditrice de la très sensuelle revue « Jasad »**. Joumana Haddad vit à Beyrouth, a publié Catherine Millet et Sade en arabe, et combat toutes les formes d'oppression féminine. Rencontre avec une héroïne de la liberté.

**Elle a tout pour plaire aux uns et pour déplaire aux autres.** Brune, belle, sensuelle, intelligente, rusée, combative, Joumana Haddad, 40 ans, libanaise et journaliste, est une personnalité détonnante. Responsable des pages culturelles du quotidien libanais « An-Nahar », elle a fondé en 2008 la revue érotique « Jasad » (« corps »), aussitôt qualifiée par ses détracteurs de « magazine pornographique ». Son titre, sa direction confiée à une femme, la teneur de ses articles, tout dans « Jasad » confine à la provocation. Face à ses ennemis aisément repérables, islamistes et prosyriens, Joumana Haddad tient bon. « Je ne me laisserai pas intimider par une bande de scélérats », dit-elle. « Courageuse par obstination », elle tient bon face aux menaces qui se multiplient, « elles sont toujours anonymes, preuve de la lâcheté de leurs auteurs ». Joumana Haddad sait ce qu'elle risque. Par le passé, deux grandes signatures d'« An-Nahar » ont été assassinées et, à l'en croire, « la liberté d'expression régresse chaque jour au Liban ». Par quel miracle alors oset-elle encore défier ceux qui la conspuent ? « Je ne sais pas. J'ai des griffes. Je suis née comme cela. A 9 mois déjà, je refusais de manger, je gardais tout dans la bouche et le recrachais. J'avais un manteau trop étroit. Dès que ma mère me le montrait, je hurlais. Aujourd'hui, je suis indignée par l'étroitesse et la résignation des autres femmes. »

Cette femme élégante et captivée par la mode voue une haine tenace à l'héroïne des « Mille et Une Nuits ». Dans son livre « J'ai tué Schéhérazade » (éd. Sindbad, Actes Sud), elle l'exécute car, dit-elle, « Schéhérazade est la métaphore de l'oppression des femmes, un condensé des clichés orientalistes occidentaux et des perversions masculines arabes. Pour survivre, cette héroïne ment au sultan qui chaque nuit tue une femme. Elle le trompe par la ruse et son talent de conteuse. Je voulais tuer ce stéréotype de la femme arabe obligée de négocier un droit à la vie qui lui est dû. Nous



La revue « Jasad » (corps) traite de la masturbation, de la virginité, de l'homosexualité...

vivons dans l'idée que la femme orientale doit tromper l'homme pour dépasser les obstacles que la société patriarcale lui impose. C'est une humiliation ». Invitée du Salon littéraire des écritures méditerranéennes de Marseille, fin novembre, Joumana Haddad a forcé l'admiration de Tahar Ben Jelloun, Amin Maalouf, Pierre Assouline et d'autres, comme l'Israélienne Michal Govrin.

**Dans son combat pour l'égalité des droits, Joumana Haddad n'épargne personne.** Elle vomit la burqa, elle condamne la folie de la chirurgie esthétique dans laquelle certaines Libanaises sont tombées. Elle y voit l'autre volet de l'oppression des femmes. « Nous croyons disposer de notre corps quand nous le surexposons. Nous nous trompons. » On pourrait s'imaginer qu'elle renvoie ainsi les sociétés occidentales et arabes dos à dos pour assurer sa propre sécurité, afficher un semblant de neutralité. Elle s'en défend. « Je crois sincèrement que le modèle occidental vise à dominer les femmes. Il s'exprime dans les pubs, les magazines féminins. Je ne suis pas connue pour ménager le monde arabe, mais le christianisme est tout aussi rabaisant à l'égard de la femme que l'islam. » De son éducation chez les bonnes sœurs, elle garde un très mauvais souvenir. « On nous disait : "Exécute, tu protesteras ensuite." » Mariée à 19 ans selon le rite grec catholique, elle s'est convertie ensuite au rite syriaque orthodoxe, artifice

suffisant au Liban pour faire annuler un mariage. Remariée civilement à Chypre, elle élève deux fils de deux pères de confession différente. Elle s'en moque : sur la religion, elle a tiré un trait. Chaque jour, Joumana Haddad va travailler au journal. Quant à sa revue, elle la fabrique chez elle, sur les hauteurs de Jounieh, au nord de Beyrouth, sur un balcon transformé en bureau où s'entassent des dossiers. Les collaborateurs de « Jasad » ont l'obligation de signer de leur vrai nom. « Aucun pseudonyme ! Ce sont tous des intellectuels connus qui acceptent de prendre des risques. Pour l'heure,

peu de femmes collaborent à la revue. Hélas. Mais pour elles, le danger est immense. » Elle sait de quoi elle parle. Le dernier numéro, juste paru, traite de la sexualité de la femme enceinte. Auparavant « Jasad » a abordé l'homosexualité, la virginité, « ce mythe dans le monde arabe », la masturbation, la violence conjugale... Journaliste, écrivaine, poétesse, Joumana Haddad est encore éditrice. Elle a publié en arabe « La Vie sexuelle de Catherine M. », de Catherine Millet, et s'attelle à présent à une traduction des œuvres du Marquis de Sade. C'est d'ailleurs en le lisant, à l'âge de 12 ans, qu'elle affirme avoir eu le choc de sa vie. Aujourd'hui, elle devine que plus que la pornographie, ce sont les attaques de Sade contre la religion qui seront jugées blasphématoires. Aussi ne se fait-elle pas d'illusion : « Nous serons censurés en un clin d'œil. »

**Pétroleuse, elle refuse de se définir comme féministe.**

Elle préfère l'étiquette de post-féministe, « par défiance envers le féminisme des années 70. Je ne vois pas les hommes comme des ennemis. Je crois dans la complicité des sexes et, par ailleurs, je désapprouve le rejet de la féminité de certaines féministes ». Cela saute aux yeux quand on la voit si séduisante. Si elle nourrit son esprit de livres, elle nourrit son corps de crèmes et de parfums. « Pour moi, dit-elle, l'idéal c'est la vitrine de chez Sonia Rykiel à Paris, où se trouvent côte à côte beaux vêtements et livres. » Elle refuse aussi de se définir comme femme arabe. Libanaise et arabe, elle dit l'être sans l'avoir choisi et, de toute manière, ces définitions la rendent claustrophobe. « On me demande souvent pourquoi je reste au Liban, pourquoi je ne vis pas en Europe. Je réponds que je ne reste pas ici pour les choses qui me plaisent, mais pour celles qui ne me plaisent pas. Pour les combattre de l'intérieur. » En sus de « J'ai tué Schéhérazade », elle a publié un gros livre de 700 pages consacré au destin de 150 poètes qui se suicidèrent.

« Je reste au Liban non pour les choses qui me plaisent, mais pour celles qui ne me plaisent pas. Pour les combattre de l'intérieur. »

Elle, la menacée, serait-elle obsédée par la mort ? Elle le reconnaît. « Eros et Thanatos, ce n'est pas un cliché. J'ai baigné dans la violence, au Liban. J'ai vu des cadavres très tôt. Dans notre quartier, on vivait dans les abris. J'ai la phobie du sifflement, car je me souviens que, enfant, il annonçait un obus. Et puis, ma grand-mère arménienne s'est suicidée quand j'avais 7 ans. Tout cela me taraude, mais j'adore la vie. Je suis une épicurienne. En écrivant cette anthologie des poètes suicidés, j'ai eu envie de respirer et je

me suis mise à écrire de la poésie. » Il n'empêche, elle a posé sur son bureau une statue de sainte Rita, patronne des prostituées et des causes désespérées. Un aveu d'impuissance ? « Non, dit-elle. Ma mère m'aspérge sans cesse d'eau bénite et j'ai un faible pour sainte Rita. Mais bien que je l'aie choisie par amour des causes impossibles, je ne suis pas résignée. La preuve, je vais bientôt créer l'Association des femmes arabes en colère. Pour accueillir des témoignages de femmes et constituer la force qui finira par conquérir notre liberté. »